

Une bonne tasse de camomille

De

Guillaume de Louvencourt

Edition Scripta

Les personnages

Henriette et Paul / Betty et Jo / Hulguedonde / Un cycliste

Le décor

Un salon : Description du salon: Un coucou est accroché à un mur; une porte. Au milieu de la pièce, un canapé, une table basse, une télévision posée sur une table. Dans un coin du salon: Une chaise, une table (Bureau de Paul).

La pièce a été présentée pour la première fois le 17 octobre 1992 à Courtalain au domaine de Courtalain (Loire et Cher) par la compagnie Victoria.

A Alain Génès

DÉBUT

ACTE 1

PAUL (*Son fantôme. Seul dans le salon. Ton mélancolique.*) Ça ne vous arrive jamais d'avoir les jambes molles ?... Moi si ! La sensation de marcher comme sur des coussins... J'ai le corps avachi, je me sens comme en apesanteur, tel un cosmonaute dans l'espace; je ne ressens plus rien; j'ai beau me frapper la tête contre le mur, pas l'ombre d'une bosse !... Tenez, encore dans le genre bizarre ! Ce matin, pas plus tard que ce matin !... Je me lève du lit... Oui, c'est ça, du lit... pour aller au lavabo, la toilette quotidienne quoi !... Eh bien, à peine m'étais-je levé du lit, que me v'la en train de traverser le mur de la chambre, côté Est ! Et voilà, que je me retrouve dans la cuisine et tout ça ! En moins d'une seconde ! Faut l'faire ! Ça, c'est depuis qu'Henriette a fichue l'camp, qu'il m'arrive ces genres de trucs. (*Un temps.*) Elle a fichue l'camp et je n'ai même pas eu le droit à une explication ! (*Un temps.*) Faut que tu reviennes, j'ai besoin de toi. (*Un cycliste passe.*) L'impression que le monde s'est arrêté sans toi, que je n'existe plus, que je suis mort depuis un bon bout d'temps. Je crois que je deviens fou !... Dis, Henriette ! La camomille, elle sentait vraiment pas bon... T'as voulu m'empoisonner ou quoi ?... Je t'aime... Tu me manques... Bon sang ! pour que tu sois partie, il fallait bien qu'il y ait eu une raison ? Faut que j'crève l'abcès. Chercher la petite bête. Voyager dans les souvenirs... revenir en arrière... Il le faut. Maintenant, tout a de l'importance... Notre arrivée par exemple, ici, dans cette

maison, que nous avons acquis pour une bouchée de pain, et tout ce qu'il s'en suivit...

(Noir, puis éclairage sur le salon. Voix Off d'Henriette et de Paul.)

PAUL : On a fait une bonne affaire !

HENRIETTE : Tu veux que je te dise ? On est des As !

PAUL : Non, mais tu as vu la gueule ?

HENRIETTE : Oui, c'est mieux que sur la photo !

PAUL : Tu vas voir le salon, c'est le grand standing ! Ça va bien avec les meubles de tatie !

HENRIETTE : Quoi ? Les meubles de tatie sont déjà arrivés ?

PAUL : Mais oui !

HENRIETTE : Ce n'est pas vrai ! *(Un temps.)* Mais ouvre, ouvre vite la porte mon chéri !

PAUL : Attention ! attention, les yeux !

(Bruit de clefs. Ils entrent.)

HENRIETTE : Ouah ! Je rêve ! Mais c'est Henriette au pays des merveilles !

PAUL : Tu te rends compte ? La chance qu'on a d'habiter dans une maison pareille ? Qu'elle est belle !

HENRIETTE : C'est dingue ! C'est la première fois qu'on a une maison à nous ! Ouah !

PAUL : Et comment !

(Rapporte une bouteille de champagne et deux flûtes. Paul s'apprête à ouvrir la bouteille.)

On fête la crémaillère, non ?

(Il sert le champagne.)

HENRIETTE : Ce n'est pas génial, ça ? Que nous inaugurons notre petit nid d'amour, le jour même de la Saint Valentin ?

PAUL : Tu as raison. On ne pouvait pas mieux tomber !

HENRIETTE : Et n'oublies pas, que dans quelques jours...

PAUL : Je sais.

HENRIETTE : Nous fêtons nos dix ans de mariage !

PAUL : C'est fou ! Tout s'enchaîne !

HENRIETTE : Oui !

PAUL : Dix ans. Comme le temps passe...

HENRIETTE : Déjà dix ans !

PAUL : N'oublions jamais cette promesse que l'on s'était faite un jour...

HENRIETTE : Un jour au clair de lune... je sais. Il y a déjà dix ans.

PAUL : Que rien ne puisse nous séparer.

HENRIETTE : Non, rien. Quand on s'aime, c'est pour la vie, Paul. Pour la vie entière !

PAUL : Et même au-delà...

HENRIETTE : Dans l'au-delà...

PAUL : Sans aucun doute. (*Trinquant avec elle.*) A la tienne ! Darling !

HENRIETTE : (*Après avoir bu.*) Tu sais ce qu'il manque ici ? Dans ce salon ?

PAUL : Non.

HENRIETTE : Des fleurs ! Dans un salon, il faut des fleurs ! (*Un temps.*) Tiens ! des marguerites ! Voilà ce qu'il faut ! Des marguerites !

(Noir. Henriette est assise sur le campé, quinze jours se sont écoulés. Devant elle, un vase qui contient les mêmes marguerites... en piteux état.)

Tu n'es qu'une grosse truie, Paul. Tu n'es qu'une grosse truie ! C'est toi, qui a eu l'idée de vouloir acheter des marguerites ! Pas moi ! Tu sais très bien que je déteste les marguerites ! Je haïs les marguerites ! *(A ce moment précis. Aux marguerites.)* Quoi ? Est-ce que je vous ai demandé quelque chose ? *(Elle prend une des fleurs.)* Dis-donc, toi ? Tu t'es brossée les dents aujourd'hui ?... C'est bien ! C'est très bien ! Tu es une grande fille !... Hein ?... C'est le gros porc qui arrive ?

(Paul entre.)

Alors Popol, quoi de neuf ?

PAUL : *(Avec un dictaphone.)* 14 mars... C'est quoi, cette nouveauté ! Ce refus que tu as, à ce que nous ne partagions plus le lit conjugal ?... Je suis ton mari, bon sang !

HENRIETTE : *(Avec un autre dictaphone.)* Qu'est-ce que tu peux empester, dès que tu te couches ! Et les draps avec !... Au prix que ça coûte, un teinturier ! *(Puis d'une façon machinale.)* Et puis, je ne veux plus que tu m'embrasses, que tu me fasses la cour, que tu me dises que tu m'aimes ! Parce que ça ! Ce n'est pas vrai !

PAUL : Henriette, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Je ne te comprends plus !...

HENRIETTE : Qu'est-ce qu'il peut puer de la bouche ! Quelle horreur ! C'est fou comme tu chlingues, mon pauvre Paul !

PAUL : Non, mais c'est quoi, cette baraque ! (*Poète.*) Je t'aime et ce ne sont pas que des mots lancés à la lueur d'une bougie. Si, je pouvais arrêter le temps... Te revoir toute guillerette, avec tes vingt printemps, ta robe courte et ta chemisette.

HENRIETTE : Quel horreur !

(Elle sort. Noir. Le lendemain... Henriette entre, tombe sur un livre posé sur la table basse, le prend.)

Tiens ! Tu lis Appolinaire, maintenant ? (*Elle ouvre le livre.*) "Mon beau tzigane, mon amour. Écoute les cloches qui sonnent. Nous nous aimions éperdument, croyant n'être vu de personne, mais nous étions bien mal cachés..." (*Paul entre. Ils se croisent. A Paul, sur un ton très ferme.*) Bonsoir !

PAUL : (*Niai. Une lueur d'espoir dans les yeux.*) Elle m'a dit bonsoir... (*Puis, poète.*) Je rêve... ce n'est pas possible... Tout d'un coup, la vie semble renaître... Les beaux jours, peut-être ? Adieu, nuages gris ! Chagrin, ennuis !

(Le lendemain suivant..

Paul est dans le salon, assis à son bureau.)

HENRIETTE : *(Au loin.)* Paul ?

PAUL : Oui ?

HENRIETTE : J'ai oubliée de te dire, que Roger a appelé ce matin !

PAUL : Ah !

HENRIETTE : Il voulait savoir, si pour le pique-nique de dimanche, tu étais toujours d'accord et si, tu pouvais l'aider à réparer la portière de sa voiture, jeudi après-midi, comme c'est son jour de congé ?

PAUL : J'espère que tu lui a dit "Oui" pour le pique-nique et "Non" pour la portière ?

HENRIETTE : *(Entrant. Embarrassée.)* Non, pas vraiment.

PAUL : *(Las.)* Mais quelle idiote ! quelle idiote !

HENRIETTE : Dis-donc, toi, je ne suis pas née "Secrétaire."

PAUL : Bonjour l'ambiance !

HENRIETTE : Je ne suis pas ta domestique ! *(Après un temps. En aparté.)* J'arrive toujours à fermer son grand

bec ! (*Un temps. A Paul.*) Tu sais, à qui tu ressembles comme ça ?... (*Puis, comme il s'agissait de l'empereur.*) Et bien, tu ressembles à César ! Oui, César !... Notre chien ! Quand il attend que je finisse de préparer sa gamelle ! Et quand il s'est bien régalé, il bouge la queue ! (*Rires d'Henriette. Cela n'amuse qu'elle. Puis regardant sa montre.*) Oh ! là là ! Vite à la doudouche ! à la doudouche ! dans vingt minutes, y a l'émission qui commence !

(Elle sort précipitamment.)

PAUL : (*Dans un murmure.*) Chérie, la télé est en panne... voilà bien quinze jours qu'elle ne marche plus. Combien de fois faudra-t-il que je te le répète !

HENRIETTE : (*Au loin. Effrayée.*) Paul !... Paul !... Paul !... Au secours ! il y a une araignée dans la douche !

PAUL : (*Lui répondant.*) Les petites bêtes ne mangent pas les grosses bêtes ! Tu le sais très bien ! (*Puis sur un murmure.*) Tous les soirs, c'est la même chose ! Elle voit des araignées partout ! (*A sa femme.*) Chérie, il n'y a pas d'araignées dans cette maison !... Il n'y a pas d'araignées !

HENRIETTE : (*Même état.*) Paul !...

(Elle crie.)

PAUL : *(Sur un murmure.)* Il n'y a jamais eu d'araignée dans cette maison... *(A sa femme.)* Tout ça, c'est le fruit de ton imagination !

HENRIETTE : *(Entrant. Ton victorieux.)* Paul ?

PAUL : Oui ?

HENRIETTE : J'ai tuée l'araignée !... Qu'est-ce qu'elle était grosse ! je n'ai même pas eu le temps de me laver les tifs ! *(Elle vient s'asseoir sur le canapé.)* Je l'ai eue la teigne ! Elle n'a pas vécue longtemps la garce ! Je lui ai mise un de ces savons ! *(Un temps. Ton enfantin.)* Tu viens, mon tout doux ?

PAUL : *(Dit sans empressement.)* J'accoure. *(Il s'assoit à côté d'elle. Un temps.)* Écoute, Henriette... j'aimerais comprendre ce qu'il t'arrive... Tu as depuis pas mal de temps des réactions qui ne sont pas normales... je suis bien ton époux ?

HENRIETTE : *(Sèche)* Oui !

PAUL : Si tu as un problème, enfin quelque chose qui ne va pas, tu sais que tu peux te confier à moi ?

HENRIETTE : ELLE ne veut pas !

PAUL : Qui ? ELLE ?

HENRIETTE : ELLE ! *(Se reprenant)* Non. MOI !

PAUL : TOI ?

HENRIETTE : Oui, MOI ! Moi, je ne veux pas que l'on s'occupe de moi ! Voilà ! Je suis bien assez grande pour me prendre en charge toute seule !

PAUL : Bon.

(Henriette prend la télécommande de la télévision, appuie sur une des touches. Elle reste silencieuse, les yeux fixés sur l'écran. Un long temps. Elle éteint la télévision.)

HENRIETTE : *(A Paul.)* Y en a marre des pubs, Paul ! Y en a marre ! Vraiment y en a marre ! Et toujours les mêmes ! Manque total d'imagination ! Je vais finir par me plaindre à la chaîne, Paul ! Je vais finir... par me plaindre... à la chaîne ! *(Un temps. Paul s'assoupit. Un autre temps. Elle regarde en direction du coucou.)* Déjà trois heures ! Que le temps passe vite ! *(Elle regarde sa montre.)* Mais il est à peine... Mais il est à peine une heure du matin ! Et une fois de plus, le coucou s'est détraqué ! Et comme d'habitude, je demande à Paul de le réparer, mais il ne le fait jamais ! Il s'en fiche ! *(Un temps. A son mari.)* Paul !

PAUL: Oui ?

HENRIETTE : Y a le coucou qui déconne !

PAUL : Quoi ? Quel coucou ?

HENRIETTE : Mais c'est que tu le fais exprès !

PAUL : Quel coucou ?

HENRIETTE : Notre coucou !

PAUL : Ah ! le tien !

HENRIETTE : Le nôtre !

PAUL: : Non !

HENRIETTE : Pourquoi non ?

PAUL : C'est toi qui l'a acheté, donc !...

HENRIETTE : Je te signale que tu m'as aidée aussi à le choisir !

PAUL : Bon et alors ? Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a notre coucou ?

HENRIETTE : Il sonne 3 heures du matin, alors qu'il n'est qu'l heure du matin !

PAUL : J'ai pas entendu sonner !

HENRIETTE : Il a sonné !

PAUL : Ce n'est pas vrai !

HENRIETTE : Si !

PAUL : Non !

HENRIETTE : Il a sonné !

PAUL : Et moi, je te dis que non !

HENRIETTE : Il-a-so-nné !

PAUL : Bon, d'accord. Il a sonné. On n'en parle plus. De toute façon, t'as toujours raison. Les autres, c'est tous des menteurs !

HENRIETTE : ... Il m'épuise !

PAUL : Elle me tue !

HENRIETTE : Je n'en peux plus ! Il y en a assez !

ASSEZ !... Assez que tu m'sonnes, que tu m'écorches, que tu m'crêves !

PAUL : Henriette, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il nous arrive ?... Je ne te reconnais plus, je ne reconnais plus la femme que j'ai rencontré, il y a dix ans... Tous les jours, je me remémore les mots de monsieur l'abbé Gentil "Que nous devons toujours rester, côte à côte, pour le meilleur et pour le pire."... Oui, tu as raison, je me montre maladroit bien souvent, il m'arrive d'être vulgaire...

HENRIETTE : Un spécialiste du rôl !

PAUL : Un mauvais pitre... Mais au fond de moi-même, il faut que tu saches que rien ne m'empêche de t'aimer encore à la folie et...

HENRIETTE : (*Même jeu pour Paul, que l'avait été précédemment pour sa femme.*) " Monsieur le président, messieurs les jurés, je vous demande en âme et conscience, de juger monsieur Paul Genevoix, mon époux, né à Paris en 1943, sans enfants, et chômeur depuis peu, à la peine maximale instituée suivant les articles du code pénal, pour ma part, le verdict est déjà trouvé... LA CHAISE ÉLECTRIQUE ! (*Un temps.*) Oui, messieurs les jurés, mon mari mérite la chaise électrique !" (*Un temps.*) Tout ça, c'est à cause de ta MÈRE ! (*Puis, comme si elle entendait une voix.*) Ah bon ? .. Ah bon, ce n'est pas à cause de sa mère ? Alors, c'est la faute à qui ?... A lui ?... A lui ?... J'EN ÉTAIS SÛRE ! (*Un temps.*) Le crapaud ! Oui, vous avez raison. Il mérite LE CHÂTIMENT SUPRÊME ! Oui, LE CHÂTIMENT SUPRÊME ! (*Puis, elle va vers lui. Comme une chatte...*) Paul ?...

PAUL : Oui ?

HENRIETTE : (*Lui massant les épaules.*) Mon ange ?

PAUL : Oui ?

HENRIETTE : Excuse-moi de m'être emportée tout à l'heure. Je te promet que je ne recommencerai plus. Pardonne-moi.

PAUL : Oui, il est vrai, il est vrai que tu t'es légèrement emportée. Ce fut un peu brutal. Mais comme il s'agissait de notre petit coucou chéri d'amour chéri, petit petit coucou chéri d'amour chéri chéri... tu penses bien que... enfin, sans revenir sur notre discussion précédente. S'il disjoncte encore le petit, comme tu le prétend, eh bien je veux bien réparer le petit coucou chéri d'amour chéri de notre petit nid d'amour chéri chéri, chérie ?... Vos désirs sont des ordres, madame !

HENRIETTE : Tu es vraiment ce qu'on peut appeler un homme, un vrai homme, un homme vrai !

(Il sort fièrement.)

(Au coucou.) Attention, petit coucou ! Papa arrive ! Papa va gronder ! Papa va enlever petits bobos à coucou pas très sage, pas très chéri chéri ! Petit coucou va en voir de toutes les couleurs !

(Paul entre avec une boîte à outils, qu'il montre fièrement à Henriette. Il commence à réparer le coucou.)

PAUL : A nous deux ! *(Un temps.)* Ah ! voilà le ressort !... Il ne reste plus qu'à resserrer cette vis... Ça y est !... *(Puis, voyant sa femme en train de sortir brusquement du salon.)* Où tu vas ?

HENRIETTE : Je crois que je vais me prendre une autre doudouche, je ne sais pas, j'ai comme des vapeurs, et puis je transpire comme une folle !

PAUL : Oui, ma doudoune, ça se voit !

HENRIETTE : Vraiment ?

PAUL : Oui, tu es trempée. *(Un temps.)* Dis, ma doudoune...

HENRIETTE : Quoi ?

PAUL : Je pourrais te masser après la douche ?

HENRIETTE : Heu... non, pas ce soir, tu es bien gentil, mais...

PAUL : Je me laverais bien les mains, comme ça elles seront bien propres, bien douces...

HENRIETTE : *(Voulant dévier la conversation.)* Oh et puis, je vais changer de peignoir, tu sais le...

PAUL : Le jaune avec des petits oiseaux verts cousus à la main avec trois boutons ?... Je sais. Oui, et il te va très bien, vraiment très bien !

HENRIETTE : Et puis, c'est le seul qui ne soit pas troué ! C'est ça que tu voulais dire ? *(Elle le regarde méchamment, puis croit entendre des sonneries de téléphone. Elle prend sa main pour un combiné)*

téléphonique.) Allo ?... Oui, c'est moi... Oui, mon mari est insupportable !... Comment ?... Oui à tout de suite !

(Elle "raccroche".)

PAUL : Qui c'était ?

HENRIETTE : Ça ne te regarde pas !

(Henriette s'apprête à sortir.)

PAUL : Henriette !

HENRIETTE : Oui ?

PAUL : Qu'est-ce que tu as à te presser comme ça, ce soir ? Tu as un train à prendre ?

HENRIETTE : *(Ton très doux.)* Je vais me faire une infusion à la camomille, Paul... Une simple petite infusion à la camomille.

PAUL : Mais tu ne t'en fais jamais d'habitude ?

HENRIETTE : C'est vrai, mais pourtant ce soir !... C'est bête, c'est vraiment bête, mais, mais, je, j'ai envie d'une infusion à la... Tu prendras bien une tasse, mon chéri ?

PAUL : Non, heu... Pas ce soir, tu es adorable mais...

HENRIETTE : Et moi, je veux que tu en prennes une.

PAUL : Je refuses de t'obéir.

HENRIETTE : C'est obligatoire. Tu n'as pas le choix. Tu dois prendre une tasse. ELLE me l'a dit.

PAUL : Qui, ELLE ?

HENRIETTE : ELLE.

PAUL : Ce n'est pas une réponse.

HENRIETTE : Tu n'en saura pas plus.

PAUL : Je vais finir par t'envoyer chez le docteur, ça ne vas pas tarder, tu sais !

HENRIETTE : S'il te plaît, Paul... Fais-moi plaisir... Après je te promets de ne plus t'ennuyer à l'avenir... Une tasse... Rien qu'une tasse... Il faut que... C'est très important pour moi... C'est... heu...

PAUL : Bon, d'accord... je cède. Pour une fois...

HENRIETTE : *(En aparté.)* C'est ce soir que tu passes à la casserole... J'ai déjà creusé ta tombe. Tu auras le droit à un beau requiem, mon chéri.

(Il s'assoit sur le canapé avec un livre... Elle se prépare à sortir, quand elle entend "des sonneries de téléphone." Henriette "décroche.") Allô ?... Ah ! C'est encore vous !...

(Paul la fixe du regard.) Dites, vous êtes sûre que je ne vais pas avoir d'embêtements après ? C'est bien vrai ?... Oui, vous avez raison, je me fais trop de bile, oui mais enfin, comprenez-moi, c'est pas tous les jours, qu'il m'arrive ces genres de trucs !... Ah bein, si je vous confiance !... Je vous embrasse ! A tout de suite !... *(Elle "raccroche". Paul la regarde toujours. Ton généré. A Paul)* On n'arrête pas de m'appeler en ce moment, je ne sais pas ce qui s'passe !

PAUL : Heureusement que t'as un portable !

HENRIETTE : Faut être moderne ! *(Elle sort. Un temps. Au loin. Troublée.)* Combien de tasses veux-tu ?... Oh, pardon je voulais dire : combien de morceaux de sucre dans ton sucre ?... Oh, mais ce n'est pas possible, je n'y arriverai jamais ! Dis-moi combien tu veux de... de... morceaux de sucre dans ta tasse ?...

PAUL : Oh ! Mets-en donc quatre, ça me suffira !

HENRIETTE : Une bonne tasse de camomille bien sucrée !... Avec ça, je sens que tu vas dormir comme un loir !

PAUL : Je veux bien te croire !

(Le cycliste passe....)

HENRIETTE : *(Après un temps.)* Ça va mon chéri ?

PAUL : Oui, mon amour.

HENRIETTE : Ça va mon chéri ?

PAUL : Ça baigne !

(Henriette apporte un plateau avec deux tasses. Dans l'une du poison, Henriette a prit le soin de verser du poison.)

HENRIETTE : Alors tout va bien ! Il n'y a pas le feu au lac ! *(Puis, à part.)* Adieu, Paul... Tu vas voir, tu ne vas rien sentir, c'est ce qui se fait de mieux sur le marché depuis Catherine de Médicis. Ça tue un rhinocéros en deux minutes ! *(A Paul.)* Tu as réparé notre coucou ?

PAUL : Oui, ma chérie.

HENRIETTE : Quelle bonne nouvelle !

PAUL : Oh ! Et s'il y a encore des pépins qui se présentent, on prendra un coucou japonais ! Il paraît qu'ils ne les remontent qu'une seule fois par mois ! C'est épatant, non ?

HENRIETTE : Ça ne doit pas être donné ! *(Un temps.)* Qui va boire la petite infusion que la douce Henriette a si gentiment préparée ?

PAUL : C'est moi !

HENRIETTE : C'est toi ! *(Elle s'assoit à côté de lui. Paul s'empresse de lui montrer qu'il voudrait profiter d'un moment "très intime" avec elle.)* Non, pas tout de suite !...
Après l'infusion !

PAUL : Mais...

HENRIETTE : Après l'infusion !

PAUL : C'est plus fort que moi !

HENRIETTE : Je sais bien.

PAUL : Ça y est ! J'ai fini !

HENRIETTE : C'est bien mon ptit !

PAUL : Henriette ! Laisse-moi t'embrasser !

HENRIETTE : Non !

PAUL : Je n'en peux plus !

HENRIETTE : T'as qu'à te taper la Mireille.

PAUL : *(Après un temps. De plus en plus suppliant.)*
Henriette...

HENRIETTE : Bon. D'accord, mais alors juste un petit mimi, c'est tout !

(Il l'embrasse fougueusement... trop fougueusement. Un temps. Henriette est au bord de l'évanouissement.)

PAUL : Qu'est-ce que tu as ?

HENRIETTE : J'ai bien crû que j'allais m'évanouir... comme si tout d'un coup... j'avais eu la sensation que... mon sang ne circulait plus... Enfin à chaque fois, t'y vas trop fort ! Tu ne peux pas te retenir de !...

PAUL : Je suis désolé.

HENRIETTE : Je me sens toute drôle. Ah non je n'ai quand même pas inversé les.... les...

PAUL : Les quoi ?

HENRIETTE : Les... Paul, il faut que je te parle, c'est urgent... Appelle le centre anti... le centre anti... je... tu as toujours le caveau de famille à...

PAUL : à ?... à Meudon ?... Oui, bien sûr.

HENRIETTE : Il reste encore de la place ?

PAUL : Je n'en sais rien. *(Puis au bout d'un moment.)*
Bein, moi aussi, je me sens tout drôle ?

HENRIETTE : Ah bon ?

(Elle regarde sa montre.)

PAUL : C'est rigolo, hein ?... Oh, ça va passer... Oh, comme je n'ai mangé qu'un sandwich à midi, c'est le fait de ne pas avoir assez mangé aujourd'hui... A propos... qu'avons-nous au menu ce soir ?

HENRIETTE : Des quenelles.

PAUL : Ce n'est pas ça, qui va nous remplir l'estomac.

HENRIETTE : C'est déjà assez.

PAUL : Non, j'aurai préféré que tu me fasses quelque chose de plus consistant. (*Henriette voyant la lenteur que met le poison à agir, regarde sa montre, nerveusement.*) Quand on ne dort pas la nuit, il faut bien manger !... Ça, c'est Gérard qui dit ça ! (*Un temps.*) Dis ? Tu vas peut-être mettre du riz avec les quenelles ? Non, parce-que les quenelles, ça se mange toujours avec quelque chose, non ?...

HENRIETTE : Tu as raison.

(*Long silence dans la pièce.*)

PAUL : Dis ? T'as l'air bizarre !

HENRIETTE : MOI ?

PAUL : Oui, TOI !... On dirait que t'as le visage comme déformé !... Tu fais même peur !

HENRIETTE : MOI ?

PAUL : Oui, TOI !

HENRIETTE : MOI ?

(Un temps.)

PAUL : Dis ! Je vois trouble... C'est pas normal, dis ?

HENRIETTE : Si, si, c'est normal... même que c'est écrit sur la boîte !

(Un temps. Elle réalise sa gaffe.)

PAUL : Quelle boîte ?... quelle boîte ?

(Il tombe par terre.)

HENRIETTE : *(Après un temps.)* Tu ne t'y attendais pas mon gros lapin !

(Paul se relève soudainement. Henriette ne peut s'empêcher de crier.)

PAUL : T'as pas mis du sucre dans la camomille, c'est pas possible !... C'est pas... c'est pas... c'est pas...

(Mort de Paul.)

HENRIETTE : Ça t'apprendra à vouloir acheter des marguerites ! Je haïs les marguerites !... Sache-le !... Une bonne fois pour toutes !... Je haïs les marguerites !

ACTE 2

(Noir. Même mobilier que l'acte 1. Des cartons de déménagement; sur la table basse: un téléphone, un plateau avec deux tasses et un sucrier, une télécommande de télévision.

Nouveau couple: Jo et Betty. Scène de ménage au loin, puis l'homme arrive suivi de près par sa compagne. L'homme s'assoit sur le canapé, la femme après un moment de bouderie ne tarde pas à le rejoindre. Un temps. La femme tricote, l'homme lit le journal.)

JO : Tu as le droit d'aimer la glace à la fraise. Personne ne t'en empêche. Bon, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ?

BETTY : Tu as raison, mon chéri.

JO : C'est la vie !

(Le téléphone sonne. Betty décroche.)

BETTY : *(Mangeant des chocolats.)* Allô ?... Ah, maman, c'est toi !... Oui !... Ne t'inquiète pas pour ça... Nous sommes bien installés, il y a un petit jardin, et,... Oui, c'était déjà meublé... C'est un chou, oui un chou ! Il fait la cuisine, le ménage, les... Comment ?... Que je fasse attention à mon régime ?... Mais, maman, je ne fais que ça !... Oui, embrasse bien papa de ma part !

(Elle raccroche et reprend son tricot.)

JO : Tu as vu ? On a augmenté le prix de la tomate !

BETTY : Non ?

JO : Ils sont complètement fou ! *(Un temps.)* J'ai entendu ce matin à la radio, que cette année, l'hiver sera plus rude que celui de l'année dernière !

BETTY : Ah ça ! si les gens sortent sans tricot, ce sera bien de leur faute ! On les aura prévenus !

(Le fantôme de Paul passe.)

LE FANTÔME DE PAUL : Elle a fichu l'camp et je n'ai même pas eu le droit à une explication.

(Il sort.)

BETTY : Tu y crois, toi, aux fantômes ?

JO : Non, pourquoi ?

BETTY : Je ne sais pas, j'ai sentie comme une présence...

JO : A chaque fois qu'on déménage, tu sens toujours quelque chose !

BETTY : Ce n'est quand même pas de ma faute !

JO : Mais non, ma chérie, ce n'est pas de ta faute !... Tu te souviens ?... Notre rencontre, sous les arcades ?... Il pleuvait à Cracovie, ce jour-là...

BETTY : Notre premier baiser, nos lèvres humides...

JO : C'était !...

BETTY : C'était !... (*Ils s'embrassent.*) Tu as une de ces bouches ! Des lèvres comme celles de Clark Gableu dans "Autant en emporte le vent."

JO : Tu es un chou.

BETTY : On en a de la chance ! A chaque fois qu'on prend une location, c'est toujours meublé. C'est bien. Ça évite les frais.

JO : Surtout, qu'ici, il y a tout !

BETTY : Un petit jardin !

JO : Une belle cuisine !

BETTY : Une belle télévision !

JO : Avec télécommande en plus !

BETTY : C'est vraiment !

JO : Oui, c'est vraiment !

BETTY : Et puis, chaque soir !...

JO : A la même heure !...

BETTY : Nous aimons nous faire... une petite infusion... à la camomille !

JO : A la camomille ? Mais tu ne t'en fais jamais d'habitude ?

BETTY : *(Comme ne l'ayant pas entendu.)* Nous prenons !... Chacun !... Deux sucres !...

JO : Deux sucres ?

BETTY : *(Regardant sa montre.)* Minuit déjà !

JO : Que le temps passe vite ! *(Il regarde sa montre.)*
Mais il est à peine 22 heures !

BETTY : Pas possible ? Alors, c'est ma montre qui déconne !

(Ils regardent tous deux en direction du coucou.)

Minuit ! Il est bien Minuit !

PAUL : Minuit. Tu as raison. *(Un temps.)* Minuit...
Bizarre !... Minuit !

BETTY : Qu'est-ce qu'il y a mon chéri ?

JO : Il se passe, que le coucou aurait dû déjà sonner les douze coups !

BETTY : Oui.

JO : Oh ! un problème dans le mécanisme sans doute !

BETTY : Ah ça ! ça serait un coucou japonais !

JO : Oui, c'est sûr !

BETTY : Qu'est-ce que tu veux !

JO : Non, ce qui me tracasse... c'est que ce n'est pas du tout le genre de ta mère à appeler à cette heure-çi ! Et surtout pour des brouilles !

BETTY : Comment ça, des brouilles ? T'appelles-ça des brouilles, toi ? Prendre des nouvelles de sa fille ? Savoir, si elle est bien installée ? Si elle mange bien, si !... heu...

JO : Non, bien entendu !

(L'homme reprend son journal; la femme son tricot. Un temps. Elle arrête de tricoter. Un temps. Betty donne un coup de poing dans le journal de son mari.) Mais qu'est-ce qui te prend ? *(Betty ne répond pas; reprend son tricot. Un temps. S'allonge de tout son long sur les genoux de son mari tout en continuant de tricoter puis reprend une position assise.)* Chérie ? Est-ce que ça va ? *(Elle ne répond pas. Il lui montre une main.)* Chérie, combien j'ai de doigts ?

BETTY : Quatorze.

JO : Mon Dieu.

BETTY : On ne t'a jamais dit que tu ressemblais à Yul Brynner ?

JO : Non, on ne me l'a jamais dit.

BETTY : Eh bien, il serait temps qu'on te le dise, cow-boy ! *(Un long temps. Puis ayant repris ses esprits. A Jo, qui se trouve assis maintenant, par crainte, sur le dossier du canapé.)* Chéri ? Tu as l'air inquiet ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

JO : Heu... Rien, il n'y a rien du tout... *(Puis, histoire de dire quelque chose à sa femme.)* Je pensais à ta mère...

BETTY : A maman ?

JO : Oui, oui...

BETTY : C'est gentil, Ça, c'est gentil de penser à elle !

JO : Oui. Et je me disais, heu... que ça serait une bonne idée, si elle venait déjeuner samedi à la maison. On pourrait faire des frites par exemple ?

BETTY : Des frites ?

JO : Oui, heu... des frites !

BETTY : Elle adore les frites !

JO : Oui, oui...

(Betty reprend son tricot. Le cycliste passe.)

LE CYCLISTE : No entiendo.

(Il sort.)

BETTY : *(Après un temps.)* Tu vas te taire à la fin !

JO : Mais je n'ai rien dit !

BETTY : Si !... Même que c'était de l'espagnol !

JO : Ah bon... *(Après un temps. Se rasseyant à côté de sa femme.)* Mais enfin, mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? Non, mais tu me fais peur ! Tu as des réactions qui ne sont pas normales !

(Un temps. Le fantôme de Paul passe.)

LE FANTÔME DE PAUL : Elle a fichue l'camp et je n'ai même pas eu le droit à une explication.

(Il sort.)

BETTY : Je haïe les marguerites.

JO : *(A sa femme.)* Ecoute-moi... Je suis bien ton mari ?

BETTY : Oui.

JO : Il faut tout me dire. Tout ! (*Après un temps.*) Je t'aime.

BETTY : Ah non ! Tu ne vas pas me la ressortir celle-là !

JO : Quoi, c'est interdit ?

BETTY : Oui, c'est interdit !

JO : Non, mais je rêve !

BETTY : ELLE ne veut PAS !

JO : Qui ? ELLE ?

BETTY : ELLE ! (*Se reprenant.*) Non, MOI !

JO : TOI ?

BETTY : Je ne veux plus que tu m'embrasses, que tu me fasses la cour, que tu me dises que tu m'aimes !... Tout ça ! Ça me file des boutons !

JO : Eh bien, t'avais qu'à pas m'épouser !

BETTY : Tais-toi ! Y a le téléphone qui sonne !

JO : Quoi ? Quel téléphone ?

BETTY : *(Prend sa main comme "Combiné".)* Allô ?...
Oui, c'est Betty à l'appareil !... Oui, il est insupportable !

(Paul apparaît.)

PAUL : Elle a fichue l'camp et je n'ai même pas eu le droit à une explication.

(Il sort.)

BETTY : Non, non rien de grave... Non, c'est encore le grand couillon qui fait des siennes !... Oui, à plus !

(Elle raccroche.)

PAUL : C'est à qui que tu parlais ?

BETTY : Ça ne te regarde pas ! C'est personnel !

(Noir. Le même couple, un mois plus tard.)

JO : *(Au téléphone.)* Docteur, je vous assure qu'elle ne va pas bien du tout !... Mais enfin, c'est vrai, ce que je vous dit, docteur ?... Non, je ne suis pas victime d'hallucinations !... Docteur, durant les deux semaines où elle était hospitalisée, chez vous... Elle vous a paru tout à fait normale ?... Aucun symptôme ?... Aucun ?...

BETTY : *(Au loin.)* Chéri ? Miam-miam !

JO : *(Toujours au téléphone.)* Merci. Au revoir, docteur.

(Il raccroche. Betty arrive, munie d'un plateau avec deux couverts, un poulet déjà découpé et un gros couteau de cuisine.)

BETTY : Qui c'est qui va se régaler, avec le bon petit poulet que Betty a acheté ce matin ?

JO : C'est moi !

BETTY : C'est toi !

(Ils commencent à manger.)

JO : Il est bon ton poulet ! Il est très bon !

BETTY : Dessine moi un cheval...

JO : Pardon ?

BETTY : Dessine... moi... un... cheval.

JO : Je veux bien, mais après avoir mangé le poulet.

BETTY : Non, tout de suite !

JO : Je ne le souhaite pas.

BETTY : Tu ne... le souhaite... pas ?...

(Elle reprend immédiatement le couteau de cuisine et le met sous la gorge de son mari.) Tu ne désires pas faire plaisir à ta femme, c'est ça ?

JO : Pose ce couteau, Betty ! Pose-le !

BETTY : Vous, les hommes ! Vous êtes tous pareils ! Des salauds !

JO : *(Après s'être levé.)* Pose ce couteau, Betty ! Ne fais pas l'idiote ! Pose ce couteau !

(Elle le poignarde. Il s'écroule.)

BETTY : *(Peu de temps après.)* Maintenant que tu sais que je suis capable de me mettre en colère, je suppose que tu feras attention la prochaine fois ? *(Un temps.)* Bon, tu as fini de manger ton poulet, je peux débarrasser ? *(Un temps.)* Tu pourrais me répondre ? Ce n'est pas défendu ! *(Un temps.)* Je parle à un mort. C'est ça, je parle-à-un-mort ! *(Un temps.)* Eh bien, vas-y ! Fais le mort ! *(Un temps.)* Tu aurais dû faire de la figuration dans les westerns ! *(Un temps.)* Bon, pour demain, tu veux jouer quel rôle ? Non, mais je voudrais bien savoir ?... Si si, ça m'intéresse !... Demain, j'amène des copains, des copines, tante Julia, Franck, Pierre... Je fais payer dix balles l'entrée, comme on ça, on aura droit à une séance !... Je placerais des sièges, je vendrais des esquimaux !... On se mettra sur le balcon ! *(Sur un ton emphatique.)* Et on aura l'impression d'être comme au théâtre !... Et puis si ça marche bien, on s'fera des

tournées ! On gagnera plein d'sous ! Comme ça, on pourra partir en vacances ! (*Rêveuse.*) On louera un bateau... on ira à la Guadeloupe, puis à... Tahiti... avec... les enfants. (*Puis, revenant soudainement à une dure réalité.*) Dis ? C'est quand que tu me fais un enfant ? J'attends toujours, moi !... Tu m'entends ?... Tu sais, ça me fait quelque chose d'avoir le ventre vide. Tu ne sais pas ce que c'est... que de voir une femme... dans la rue... promenant son gosse... dans un landau... Tu avais l'air si content, à l'idée qu'un jour, je porte un enfant... Pourquoi maintenant, tu ne veux plus ? Tu ne veux plus me donner ce bonheur ? (*Mauvaise.*) Tu penses que je ferais une mauvaise mère de famille, c'est ça ?

(Hulguedonde apparaît fond de scène, avec une immense traîne.)

HULGUEDONDE : Allons, allons... ne vous faites donc pas de souci. Vous l'aurez, votre bébé. je vous le promet !... Je vous trouverais un beau mâle ! (*Un temps.*) Un... autre... mâle !... parce que pour Jo, maintenant, il est trop tard !... De toute façon, il n'aurait pas fait l'affaire !

BETTY : Qui parle ?...

HULGUEDONDE : Retournez-vous.

BETTY : Ah, bonjour madame.

HULGUEDONDE : Oh ! regardez-le... comme il fait pitié avec sa petite grimace... C'est un joli machabbée, dites-moi !

BETTY : De qui voulez-vous parler ?

HULGUEDONDE : Je parle de Jo, bien sûr.

BETTY : *(Avec stupeur.)* Jo ?... *(Elle s'approche du corps de Jo.)* Jo... *(S'étant agenouillée près du corps.)* Qu'est-ce qui s'est passé ?... Il y a du sang partout !... Jo, pourquoi il est allongé par-terre comme ça ?...

HULGUEDONDE : Ah, je vois déjà demain les journaux... "Sous l'emprise d'une folie meurtrière, une femme d'une trentaine d'années s'est emparée d'un couteau puis..."

BETTY : Jo... Jo... réponds-moi... réponds-moi, s'il te plaît.... *(A Hulgedonde.)* Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ?

HULGUEDONDE : Vous venez de le poignarder. Que vous dire de plus ?... Ah ! ce fût magnifique !
Majestueux !

BETTY : Je n'ai pas pu faire une chose pareille ! Pas moi ! Ce n'est pas possible ! *(Un temps.)* Jo, dis-moi que je fais un cauchemar !

(Betty pleure.)

HULGUEDONDE : A quoi bon, verser des larmes ? Jo se fiche de vos larmes ! Jo est mort ! Vous l'avez tué ! Et vous avez bien fait ! (*Un temps.*) Maintenant, l'avenir vous est tracé ! Le sacripant disparu, je fais le serment aujourd'hui de faire de vous, une femme heureuse ! Je vous offre de concrétiser à présent vos rêves les plus intimes !... et ne vous demande pour cela, que de vous montrer digne de l'affection que je vous porte !

BETTY : Qu'est-ce que c'est que cette proposition ?

HULGUEDONDE : Vous ne vous souvenez plus de notre contrat ?

BETTY : Quel contrat ?

HULGUEDONDE : Ça ne vous va pas de jouer l'amnésique.

BETTY : Mais enfin, je ne comprend pas ce que vous voulez dire !

HULGUEDONDE : A vous de choisir : L'enfer ou le paradis. Si j'étais vous, je prendrais la deuxième solution. Chacun est libre de choisir son propre destin sur la terre... Il y en a, qui préfèrent aller se doroir au soleil, d'autres, au contraire, faire glouglou avec les poissons... comme cette... pauvre... Henriette.

BETTY : Henriette ?

HULGUEDONDE : Une femme, qui n'a pas su résister à la mort de son époux. Son époux : Une ordure ! Une véritable ordure !

BETTY : Pourquoi dites-vous ça ?

HULGUEDONDE : Heu... un jour ou l'autre, il l'aurait été ! Tout le laissait penser ! Il n'y avait qu'à voir sa façon de se conduire avec sa propre femme ! Une vraie serpillière, cette pauvre Henriette !... Heureusement, le pire a pu être évité ! J'ai stoppée la machine à temps !

BETTY : Vous avez stoppée la... vous avez ?...

HULGUEDONDE : Avec le consentement de son épouse, bien entendu. Nous avons signé une sorte de pacte auparavant. *(Elle sort un papier.)* Pareil au vôtre. *(Betty prend le papier et commence à le lire.)* Il date du 24 octobre, madame Betty Vardoux s'engage à... Tenez, votre signature, là.

BETTY : Je n'ai rien écrit sur ce parchemin !

HULGUEDONDE : Il ne faut pas prendre Hulguedonde pour une imbécile !... C'est bien votre signature ?

BETTY : Je ne la reconnais pas. *(Un temps.)* Vous l'avez mal imitée.

HULGUEDONDE : Je continue. Sur le papier, il est bien stipulé, que vous m'autorisez à entrer dans votre corps et à me servir de celui-ci, le moment venu, pour liquider votre mari !

BETTY : Je ne vous ai jamais demandé de supprimer Jo.

HULGUEDONDE : Relisez... Il s'agit de votre écriture, n'est-ce pas ?

BETTY : Sans aucun doute.

HULGUEDONDE : Je déteste les êtres qui se contredisent.

BETTY : Je devais être dans un état second ce jour-là... Vous m'avez drogué ? Quelque chose comme ça ?

HULGUEDONDE : Non.

BETTY : Alors, vous m'avez fait boire ?

HULGUEDONDE : Rien de cela.

BETTY : Alors, quoi !

HULGUEDONDE : Qu'importe !...

BETTY : Oui, vous avez raison. De toute façon, le mal est fait, à quoi bon revenir là-dessus.

HULGUEDONDE : L'heure est venue de penser aux absents. Une minute de silence... Au pauvre Jo. (*Un temps.*) Que les nuits de ce chien soient truffées de démons !... Il va vous laisser en paix, maintenant.

BETTY : (*Un temps.*) Jamais, je n'ai souhaité sa mort ! Jamais ! (*Un temps.*) Jo n'était pas une ordure. Le contraire d'une ordure ! (*Un temps.*) Oh ! un petit caractère de temps en temps... Nous avons des disputes bien souvent, mais ça ne se terminait jamais mal ! Toujours par un "excuse-moi, je ne recommencerais plus" écrit à la main, sur un petit papier carré-téléphone glissé sous l'oreiller bien avant l'aurore; un simple petit bisou, qui n'avait l'air de rien, mais qui pour nous, voulait dire beaucoup. et le matin, là où les âmes s'éveillent, le matin même, quand nous ouvrons les volets, il y avait comme un semblant de soleil qui se levait à notre fenêtre, nous saluant tel un arc-en-ciel après une bonne averse, comme pour nous faire oublier ce qui s'était passé la veille. (*Un temps.*) Que vous dire de plus ?... ça ne vous suffit pas ?... je continue ?... Que faisons-nous encore pour surmonter nos petites gripes ?... Rien de mieux contre les sentiers épineux qu'un simple sourire. On se souriait tout le temps, même sans qu'il y ait eu au préalable de petites tempêtes !

HULGUEDONDE : Je m'en suis aperçue.

BETTY : Maintenant, Jo, la vie sans toi...

HULGUEDONDE : Ca-y-est ! Il vous manque déjà ! (*Un temps.*) Qu'attendez-vous pour aller le retrouver ? Faites ! Faites-donc !

BETTY : (*Après un temps.*) J'attendrai mon heure. J'aime la vie, par dessus tout ! Le chagrin qui m'habite désormais ne m'empêchera pas de subsister. Jo, s'il était encore vivant, d'un simple geste, avec ses mots à lui, m'aurait dit : Reste ! Reste encore !

HULGUEDONDE : Voilà donc une femme raisonnable. Ah ! l'idée que vous fassiez comme Henriette ! Aller se jeter d'une falaise, pour soi-disant rejoindre son pauvre petit mari ! A quoi bon, cela a-t-il servi ? Juliette n'a toujours pas retrouvé son Roméo, puisqu'il est ici ! Voilà bientôt dix ans, qu'il erre, nuit et jour, dans le salon, infatigable, espérant qu'elle revienne un beau matin... Foutaise ! Là voilà perdue à jamais dans les astres !

BETTY : Au delà de tout, il espère encore... Et pourquoi pas... Peut-être que ?... Si le temps, selon toute croyance ne sépare pas les êtres ?... Il l'aime. Laissons-le. Il croit en son retour. Ça a comme le goût d'une promesse... Il l'aime. Et quoi qu'il arrive, il l'aimera toujours ! C'est à cause de l'amour, qu'il reste !

HULGUEDONDE : Ah ! ne prononcez plus jamais ce mot !

BETTY: Amour ?

HULGUEDONDE : Je le haïs ! Je le haïs comme je haïs
les marguerites !

HENRIETTE : *(Au loin.)* Pourquoi ? Il vous fait peur ?

HULGUEDONDE : Qui est-ce qui parle ? *(Un orage, des éclairs, le fantôme d'Henriette apparaît... Un temps après, celui de Paul, mais de l'autre côté de la scène.)* Vous, ici ?

HENRIETTE : A peine, ce mot est-il prononcé, qu'il vous dévore les entrailles ! La nuit, il devient fantasma : Hum, vous voir le croquer à jamais ! Quel délicieux régal ! Ah ! s'il s'était rendu invisible à vos yeux, et à votre ouïe, muet comme une carpe, quel grand bonheur cela serait, n'est-ce pas ?

HULGUEDONDE : Taisez-vous !

HENRIETTE : Vous avez aimé, oh, profondément un jour... Le royaume des morts m'a révélé un certain secret. Je sais tout maintenant de votre romance de jadis... De cet homme qui vous épousa... Le sieur Quentin vous a bel et bien quitté parce que vous étiez devenue la reine des infâmes. Depuis cette séparation qui vous causa un immortel chagrin, votre rancoeur en ce lieu qui fût l'une de vos dépendances, n'eût de cesse de se répandre sur tous les couples qui réussirent à trouver tout simplement ici... le bonheur... Aujourd'hui, j'ai une très mauvaise nouvelle à vous apprendre : La haine, qui vous anime n'a pas vaincu l'amour. *(Elle montre du doigt la porte donnant sur le salon.)* Derrière cette porte, attendent des hommes et des femmes qui se tiennent la main et qui vont entrer. Oh ! Vous n'aurez pas de mal à les reconnaître ! Ils ont connu votre joug pendant bien des années. Vous aviez crû pouvoir les oublier, mais ils réapparaissent !

(Noir. On retrouve Jo et Betty dans le salon.)

BETTY : Ils étaient tous là, à se tenir la main. Je n'ai vu que des ombres... Tu devais être avec eux... *(Jo est en*

train de ressusciter. Le voilà qui retrouve lentement l'usage de ses membres...) à moins que... à moins qu'il s'agisse d'un cauchemar, que je sois à l'heure actuelle en train de dormir et... qu'à mon réveil, tu... Non, je dis des bêtises... je me connais. Non, ton absence est véritable... la vie a fait que tu m'as quitté : Me voilà veuve à présent... Jo, je tenais à te remercier pour tous ces moments que nous avons passé ensemble, tout ce que tu m'as fait découvrir et aimer. Je ne pourrais jamais t'oublier... Je pars, Jo.... Ma valise est prête... avec à l'intérieur, une armada de mouchoirs. Partir d'ici. Recommencer à zéro... mais à l'avenir ne prendre le coeur d'aucun homme, je veux faire deuil toute ma vie, être à toi... pour... toujours.

JO : Partir ?... Mais où ?

BETTY : Voilà qu'il me semble entendre encore le son de ta voix. Quand on a aimé, les souvenirs vous collent à la peau comme des sangsues... Te rappelles-tu de ce poème que tu m'avais dit un jour ? Un jour de pluie à ne pas mettre un chat dehors... Je n'en connais que quelques bribes, excuse-moi. "S'il quitte un jour le royaume des vivants, ne pleure pas. Il t'attend, car il sait que l'amour est comme un firmament qui ne cesse de briller; il brille lui-même, cet être, que tu ne peux oublier. Un jour, toi aussi, tu deviendras étoile à ses côtés, car il est écrit depuis plus d'un millier d'années, que l'amour n'a pas de frontières et que quand on aime, c'est pour l'éternité..." (*Après un temps.*) Jamais, je ne me pardonnerais de t'avoir assassiné.

JO : Tu ne m'as pas tué. La lame du couteau est passée bien loin du cœur.

(Jo s'approche de Betty. Ils se regardent, puis se tiennent la main. Au même moment, apparaissent les fantômes de Henriette et Paul. Les deux couples s'enlacent. Puis restent immobiles. Chanson interprétée par Edith Piaf "L'hymne à l'amour. " Le noir s'installe petit à petit.)

RIDEAU

Du même auteur :

- Méthode Coda-Mot pour lire le conte et le poème (éditions Voies Livres)*
- Le Récital n'aura pas lieu ; Un fourbe pour deux tendres ; Bris de cœur (éditions Scripta).*

Cet ouvrage a été mis en page et imprimé
par les Editions Scripta (n° imprimeur : 0155)
Resmarec - 22170 Lanrodec
Achévé d'imprimer en mai 2001
Dépôt légal : 2^e trimestre 2001
ISBN : 2-910870-68-5

